

... LES PROFESSEURS D'HISTOIRE DANOIS.

DANMARKS LAERERHOJSKOLE et l'enseignement de l'histoire.

Au Danemark nous avons une école « primaire » ou « fondamentale » (« *hovedskole* ») pour les élèves de 6/7 à 16/17 ans, et les lycées (« *gymnasium* »), qui enseignaient autrefois des écoliers de 11/12 à 18/19 ans, mais qui aujourd'hui presque dans tous les cas, se limitent à l'enseignement des jeunes (15/16 à 18/19 ans) qui visent au baccalauréat. Conséquemment l'école « primaire » comprend aussi ce qu'on pourrait appeler le premier cycle de l'enseignement secondaire. Les instituteurs de cette école ont reçu leur éducation dans les écoles normales, tandis que les professeurs de l'école secondaire ont un diplôme universitaire.

La *Danmarks Lærerhøjskole* (Ecole des Hautes Etudes Pédagogiques de Danemark) a la tâche de donner un enseignement plus avancé aux instituteurs de l'école primaire. Ils ne viennent chez nous qu'après avoir passé l'examen de l'école normale et, dans la plupart des cas, qu'après avoir enseigné à l'école pendant quelque temps. Ce n'est qu'après avoir eu une expérience de quelques années qu'on comprend véritablement quelles sont les exigences que le travail de l'école pose à celui qui enseigne — alors seulement on est capable d'évaluer le besoin d'une éducation plus avancée.

Chaque année, les instituteurs viennent chez nous par milliers, de leur propre initiative, pour faire des études de pédagogie, de psychologie ou d'une branche d'enseignement — littérature danoise, mathématiques, langues modernes, biologie, histoire, etc. Nous avons des cours de courte durée, mais la plupart durent un an, et quelques cours sont continués pendant plusieurs années. Ce sont des cours libres — dans la plupart des cas, il n'y a pas d'examen à la fin du cours. L'établissement principal est à Copenhague, mais nous avons aussi un très grand nombre de cours dans la province, organisés par sept établissements régionaux. La plupart de nos étudiants travaillent à l'école en même temps (on leur accorde une réduction d'horaire scolaire), mais quelques centaines d'entre eux ont la permission d'étudier chez nous un an sans enseigner à l'école, tout en gardant leur traitement ordinaire.

★★

L'enseignement obligatoire de la jeunesse a été établi au Danemark en 1814 ; nous avons de vieilles traditions qui sont parfois un peu difficiles à changer. Autrefois, les écoles primaires recevaient des élèves de 6 à 14 ans seulement, l'enseignement était restreint à des connaissances tout à fait élé-

mentaires, et il allait sans dire que l'instituteur devait être capable d'enseigner toutes les disciplines. Aussi l'enseignement des écoles normales se limitait-il à une formation comportant des connaissances élémentaires. Il était très rare qu'un instituteur de l'école primaire ait passé le baccalauréat. Après 1900, la situation a changé graduellement, et aujourd'hui l'école « primaire » donne l'enseignement du premier cycle secondaire aussi, ce qui exige des connaissances spéciales et plus approfondies. Seulement, nos écoles normales ont tardé à tirer les conséquences de l'évolution ; on tenait à l'idée que l'instituteur devait être un homme à tout faire, et il faut avouer que, dans les petites écoles de la campagne, ceci était bien nécessaire. De nos jours, les petites écoles de la campagne commencent à disparaître — ce qui est assez regrettable à mon avis. Les programmes des écoles normales ont été changés plusieurs fois, et aujourd'hui, celui qui veut entrer dans une école normale doit avoir passé le baccalauréat ou avoir reçu une éducation correspondante, et mises à part la pédagogie, la psychologie et quelques disciplines fondamentales, les étudiants de nos écoles normales se spécialisent.

Conséquemment, nous avons à la *Danmarks Lærerhøjskole* des étudiants avec des connaissances bien différentes, et il est difficile d'organiser un enseignement qui corresponde à leurs différents besoins. Nous cherchons à élargir et à approfondir leurs connaissances et, en même temps, leurs idées des objectifs et méthodes de l'enseignement à l'école.

Mis à part les cours ordinaires, nous avons aussi des études de plus longue durée, de trois ans au moins. Ces études sont beaucoup plus difficiles que les cours ordinaires, et les étudiants passent par toute une série d'examens pour obtenir le diplôme de « candidat en pédagogie ». Ils peuvent étudier la pédagogie générale ; ou la psychologie ; ou bien quelque discipline spéciale de l'enseignement — l'anglais, l'histoire, la géographie — mais en ce cas, ils doivent faire aussi une étude de psychologie, de didactique générale et de pédagogie. Ces études existent depuis six ans seulement. Les études de l'histoire visent à donner, à un nombre restreint d'instituteurs, une connaissance véritablement approfondie des problèmes de l'enseignement de l'histoire — il ne s'agit pas d'une éducation qui corresponde plus ou moins à la formation universitaire, notre objectif est avant tout pédagogique ; mais il va sans dire qu'une grande partie des études est réservée à l'histoire proprement dite.

★★

Si j'ose maintenant présenter quelques idées sur l'enseignement de l'histoire dans les écoles et dans cette institution que voici, il est nécessaire de souligner que ce sont des points de vue purement personnels.

Si l'enseignement de l'histoire à l'école consiste à faire répéter aux élèves le contenu d'un manuel, l'enseignement est plutôt inutile — peut-être nuisible, puisque les écoliers apprennent à accepter sans réflexion des dates et des explications présentées par quelque autorité. On a eu l'idée que les élèves devaient recevoir et retenir une sorte de compte rendu général — bien que

superficiel — de l'évolution du genre humain depuis Lascaux et Altamira jusqu'en 1971. L'essentiel, c'était l'enseignement des faits. Il me semble impossible de soutenir que nous ayons là le but véritable de notre travail à l'école.

Le professeur d'histoire aurait plutôt la conviction que pour un être humain de nos jours il est nécessaire d'avoir reçu quelques impressions des conditions de la vie humaine d'autrefois. C'est une question existentielle. L'on veut comprendre sa propre existence d'aujourd'hui : la compréhension exige la comparaison. Et après tout, nous sommes tous et partout influencés par les traditions du passé.

Evidemment, sans connaissances la compréhension historique n'existe pas. Mais à mon avis, l'idée d'un compte rendu général de l'histoire mondiale, ou même de l'histoire nationale, retenu par les élèves, est assez futile. Sans doute les élèves sont-ils capables d'apprendre un certain nombre de dates et de faits, provisoirement, mais si ces dates n'ont pas d'application pratique dans la vie journalière, on les oublie, fatalement. Cinq années après avoir quitté l'école : combien de connaissances historiques sont conservées et retenues par les élèves ?

Même si nos écoliers oublient les faits, tôt ou tard, on peut espérer qu'il leur reste une attitude envers les problèmes historiques et les questions de la société humaine d'aujourd'hui et du passé. On pourrait soutenir qu'un objectif important de l'enseignement de l'histoire — un des objectifs — est de faire apprendre aux élèves à poser des questions, à réfléchir d'une manière rationnelle et à tâcher de comprendre les problèmes historiques et sociaux. Il est d'une importance suprême d'établir, chez les élèves, l'habitude de considérer un problème sous différents points de vue et de tâcher de comprendre les idées d'un adversaire, et l'histoire est parfaitement apte à un tel enseignement.

Dans les écoles du Danemark, l'enseignement de l'histoire a été fortement influencé par la tradition selon laquelle le professeur raconte l'histoire aux élèves de manière à les engager et les intéresser. Cette tradition ne devrait pas être rejetée entièrement. C'est une méthode naturelle et facile pour donner aux élèves l'expérience d'événements entraînants et bigarrés. Mais c'est incontestablement une expérience passive. Il est nécessaire de placer les élèves dans une situation qui demande la solution de certains problèmes — problèmes qui les intéressent et qu'ils sont capables de comprendre —. Pas de problèmes d'histoire politique avant l'âge de 13 ou 14 ans, ou plus tard encore, si c'est possible. Pour les enfants, la vie quotidienne d'autrefois ! Abandonner l'idée d'un cours d'histoire chronologique. Un libre choix de sujets, et des matériaux d'enseignement qui permettent aux élèves de travailler eux-mêmes, d'observer et de tirer des conclusions — des conclusions qui sont possibles pour un enfant de 10 ans. Il ne s'agit pas de les faire parvenir à une conclusion établie par un historien qui a tant d'années d'expérience professionnelle.

En ce cas, la connaissance des « faits » serait-elle superflue ? Au contraire. On ne vise plus à une sorte de savoir encyclopédique et superficiel.

Mais il faut bien reconnaître — et faire reconnaître aux élèves, assurément que la solution d'un problème, que toute discussion sérieuse est absolument impossible si l'on ignore les faits.

Dans nos écoles « primaires », bien des professeurs d'histoire cherchent à organiser l'enseignement de cette manière — il est possible de le faire dans le cadre chronologique, et heureusement nous avons une assez grande mesure de liberté d'enseignement. Mais un tel enseignement comporte des exigences considérables. Pour les élèves, il ne suffit plus d'acquérir des connaissances d'une manière mécanique, sans réflexion, et d'écouter tandis que le maître raconte. Et pour le professeur, l'enseignement sera beaucoup plus difficile que la vieille méthode. Après tout il est assez facile de se rappeler le contenu d'un manuel et de raconter une série d'anecdotes pour la vingtième fois ! Enseigner des sujets spécialisés sera un travail très considérable : question d'organiser, de préparer un plan et de le changer au cours du travail, question de méthode et surtout de didactique. Et il faut savoir trouver les matières de l'enseignement. Un savoir général de l'histoire, même assez étendu, ne suffit plus : il s'agit de connaissances approfondies, spécialisées, bien fondées. Ce sont là des exigences effrayantes pour celui qui n'est pas historien.

Dans les cours d'histoire de la *Danmarks Lærerhøjskole*, nous cherchons à donner à nos étudiants une introduction à la recherche moderne des problèmes de l'enseignement de l'histoire — évidemment, nous avons les discussions de didactique et de méthode. Mais en même temps, il est bien nécessaire d'élargir et d'approfondir les connaissances d'histoire de nos étudiants, de sorte qu'ils soient délivrés de la dépendance des manuels — sinon, leur enseignement sera mécanique. Il va sans dire que cette connaissance cohérente de l'évolution historique, qui est d'une valeur douteuse pour les écoliers ou peut-être impossible à établir, est indispensable pour celui qui enseigne l'histoire. Mais à quoi servent les faits historiques si l'on croit qu'ils sont indiscutables ? Pour le professeur d'histoire il est, à mon avis indispensable de savoir ce que c'est en réalité que l'histoire et les sources historiques, d'avoir quelque impression au moins de la recherche et des problèmes de l'histoire et du fondement de nos connaissances. Il serait bien fâcheux si nos écoliers croyaient que les explications des manuels d'histoire étaient des vérités éternelles — mais quel serait l'enseignement si le professeur avait la même conviction ?

Nous présentons toute une série de sources historiques à nos étudiants. Nous avons l'objectif de leur faire reconnaître, dans un certain nombre de cas, le caractère des fondements de la connaissance historique. Sur l'histoire médiévale du Danemark nous avons une foule d'anecdotes pittoresques et populaires — souvent absolument contraires à ce que nous avons le courage d'appeler la vérité historique. Il est sain et salutaire pour un professeur d'histoire de l'école primaire de reconnaître que les sources de notre histoire médiévale sont souvent bien minces. Assurément, nous ne voulons pas que les instituteurs de l'école « primaire » soient capables de conduire une recherche scientifique d'histoire ; mais il n'est pas difficile d'apprendre à tirer quelques conclusions historiques — les principes de la critique des sources correspon-

dent au sens commun, l'évidence des règles est apparente à tout être normal (je ne parle pas des finesses de la méthode). Il n'est pas nécessaire d'être historien pour voir que l'*Apologie de Guillaume d'Orange* est une source importante si l'on veut considérer la situation politique en Hollande vers 1580. tandis qu'il est assez dangereux de l'utiliser s'il s'agit de caractériser Philippe II. Et je pense qu'une telle attitude envers les documents a une importance considérable au delà de l'histoire.

En même temps, l'attitude de nos étudiants envers les œuvres historiques est de grande importance. Il est impossible pour eux — et pour nous aussi — d'étudier les sources et les œuvres scientifiques de l'histoire entière. Dans son travail journalier, le professeur d'histoire de l'école « primaire » est contraint d'utiliser des écrits d'un caractère assez populaire. Il faut qu'il soit capable d'évaluer ces matériaux. Encore une fois, il a besoin d'une attitude de critique bien fondée, de l'habitude de préciser les thèses d'un auteur, son attitude envers les problèmes, sa méthode, sa manière de tirer des conclusions.

Et naturellement nous nous occupons de la question de trouver l'information historique.

L'idée d'un « enseignement nouveau de l'histoire » se répand chez nous, mais les professeurs manquent de matériaux et de programmes scolaires modernes, et naturellement, nous avons des instituteurs chevronnés et très capables qui préfèrent les vieilles méthodes d'enseignement qu'ils pratiquent depuis tant d'années. Mais beaucoup de professeurs d'histoire cherchent à établir un enseignement moins traditionnel, et s'il est possible pour nous de contribuer à leurs efforts, notre travail n'aura pas été complètement inutile. Il faut connaître ses limites. Mais si l'on prétend qu'il existe, entre les instituteurs de l'école « primaire » et la recherche historique, un abîme qu'il est absolument impossible de combler, il faut protester. Il n'est pas nécessaire d'être historien professionnel pour comprendre les idées générales de la recherche historique ou acquérir une attitude rationnelle et critique envers les problèmes. Et si l'on veut que les instituteurs de l'école « primaire » respectent la recherche historique et enseignent l'histoire d'une manière responsable, la compréhension de l'histoire sera aussi nécessaire que les méthodes d'enseignement. Ce que les enfants apprennent dans les leçons d'histoire de l'école « primaire » est de première importance pour la société entière. Ils oublieront les faits, sans doute, mais l'enseignement de l'histoire apporte — ou pourrait apporter au moins — une contribution importante à la formation de leurs idées sur l'existence humaine. Et ils sont nombreux, ceux d'entre eux qui n'entreront jamais aux lycées. Peu d'années après, ils auront le droit de voter et d'autres responsabilités encore plus graves. Si nous voulons établir un enseignement d'histoire qui corresponde aux besoins des individus et de la société de l'avenir, le problème le plus important est l'éducation de nos professeurs d'histoire.

Kjeld WINDIG,
professeur à la Danmark Lærerhøjskole,
à Copenhague.